

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Il y a des plis dans le milieu des pages.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI 9 JANVIER 1864.

No. 2.

1863.

—
Le passé est au présent ce que le présent est à l'avenir. Il faut donc lire dans le passé pour prévoir ce que la Providence réserve aux générations.

(J. T. DE ST. GERMAIN.)

III.

CANADA.

(Suite.)

Une fête nationale et patriotique réunissait, le 19 octobre, autour du monument élevé sur le chemin Ste. Foye, en l'honneur des braves de 1760, l'élite de la population de Québec et des environs.

Il s'agissait d'inaugurer ce monument érigé avec tant de peine au moyen de souscriptions volontaires, et couronné, quelque temps avant cette grande démonstration, par une statue de Bellone, que, dans sa générosité, S. A. I le Prince Napoléon a bien voulu donner à la Société St. Jean Baptiste de Québec.

Deux discours de circonstance y furent prononcés, l'un en français par le Colonel de Salaberry, et l'autre en anglais par le Colonel Sewell. Celui du dernier, bien que mieux fait que celui de M. de Salaberry, n'était cependant pas propre à faire oublier la sublime harangue prononcée, en 1855, au même lieu et sur le même sujet, par l'hon. P. J. O. Chauveau.

Nous allons clore cet article sur le Canada, par une liste des principaux décès survenus en ce pays pendant l'année 1863 :

Le révérend M. Beaubien, curé de St. Thomas, né en 1788 ;

Sa Seigneurie George Mountain, évêque anglican de Québec, né en Angleterre, le 27 juillet 1789, mort à Québec, le 6 janvier ;

L'hon. Dominique Mondelet, juge aux Trois-Rivières ;

Le Dr. Wolfred Nelson, né à Montréal, le 10 juillet 1792 ;

Thomas Pope, maire de Québec, né en 1824 ;
Patrice Lacombe, né en 1807.

IV.

ETATS-UNIS.

On trouverait difficilement dans l'histoire

moderne le récit d'une guerre plus désastreuse et moins utile que celle qui désole, depuis bientôt trois ans, le beau pays dont le nom se lit en tête de cet article.

Disons aussi que le nombre fabuleux des batailles livrées entre les troupes du Nord et celles du Sud ; leur influence tardive, quant au résultat définitif de la guerre ; le peu de lauriers cueillis par les deux armées ennemies ; tout, enfin, concourt à rendre extrêmement ardue et ennuyeuse la tâche de celui qui entreprendra, quelque jour, de raconter en détail les diverses péripéties de cette longue lutte fratricide.

Avant d'entrer dans notre véritable sujet, nous invitons nos lecteurs à jeter avec nous un rapide coup-d'œil sur la situation respective des Etats du Nord et de ceux du Sud, à la fin de l'année 1862.

Le premier janvier 1863, l'armée fédérale, sous le Général Rosencranz, ensevelissait ceux de ses soldats qui étaient tombés, le jour précédent, à la terrible bataille de *Murfreesboro*. La même nuit, *Bragg*, protégé par une obscurité profonde, se retirait avec ses troupes découragées, et allait prendre une nouvelle ligne d'occupation sur la rive sud de la rivière *Duck*.

Ainsi, à cette époque, les Confédérés occupaient, à l'ouest du Mississippi, tout le pays situé au sud de la rivière Arkansas, et à l'est, tout, ou à peu près tout le sud d'une ligne qui eût commencé à la rivière près de Vicksburg, eût suivi la rivière *Yazoo* jusqu'à *Yazoo City*, se fût prolongée ensuite irrégulièrement au nord-est jusqu'à ce qu'elle eût atteint *Bragg*, dans le *Tennessee*, sur la rivière *Duck*. De ce lieu, elle eût continué, en allant toujours vers l'est, la partie orientale du Mississippi y comprise, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à son *terminus*, à l'est, près de *Fredericksburg*, sur la rivière *Potomac*.

Au Sud appartenait donc la moitié environ de l'Arkansas ; à peu près toute la Louisiane, le Texas et le Mississippi ; l'Alabama, la Géorgie, la Floride et les deux Carolines, à quelques exceptions près.

Les forces du Nord occupaient deux Etats hostiles : le Missouri et le Kentucky ; la moitié de l'Arkansas et du Tennessee, et le tiers de la Virginie. Elles avaient, en outre, pris des logemens sur les frontières de tous les autres Etats.

Combien les Fédéraux ont-ils gagné en territoire, durant l'année 1863 ?

A cette question, le *Times* de Chicago répond comme suit :

" Nous avons gagné le reste du Tennessee, la navigation du Mississippi, et environ un tiers de l'Etat du même nom, depuis Vicksburg jusqu'au Port Hudson. Nous avons un pied-à-terre en face de Charleston, et un autre à l'embouchure du *Rio Grande*. En Virginie, nous sommes comme au commencement de 1863 ; mais, en revanche, une partie de la Louisiane nous appartient, ainsi que le reste de l'Arkansas. La conquête de ce dernier Etat est considérée, d'ailleurs, plutôt comme un fardeau, que comme un avantage matériel."

Les principaux combats livrés pendant l'année entre les Fédéraux et les Confédérés, portent les noms suivants : Fredericksburg, Chancellorville, Gettysburg, Champion Hills, Vicksburg, Chickamauga et Chattanooga.

Sur ce nombre, deux seulement peuvent être considérés comme décisifs ; ce sont : Champion Hills, qui a décidé du sort de Vicksburg, et Chattanooga, qui a donné au Nord l'est du Tennessee.

Il y en a encore une myriade d'autres moins importants, dont les noms ne peuvent faire qu'un séjour passager dans la mémoire, même la plus heureuse. Nous ne donnerons que ceux-ci : Arkansas Post, Prairie Cove, Jackson, Thomson's Hills, Port Hudson, Sabine Post, Morris Island, Helena et Knoxville.

La campagne de 1863 n'a pas été très-meurtrière pour les Généraux ; mais un grand nombre d'officiers subalternes et de soldats gisent sur les champs de bataille, depuis l'Atlantique jusqu'aux Territoires.

On se demande avec anxiété, avec angoisse, si cette guerre va bientôt finir ? A ce sujet, un journal de New-York fait observer que les Etats du Nord ne peuvent demeurer encore deux ans et demi en guerre, sans ruiner à jamais le crédit de leur trésor public. Leur dette nationale s'élève maintenant à \$2,000,000,000. On va même jusqu'à dire que les Fédéraux seront incapables de payer les intérêts de la dette contractée par eux, depuis que la guerre est commencée.

Quant au Sud, sa situation est encore plus désespérée ; à l'heure présente, il est en banqueroute complète, ou à la veille d'y arriver.

Le secrétaire du Trésor confédéré, M. Memminger, avoue, dans le rapport qu'il vient de présenter au congrès de Richmond, que la dette totale du Sud est d'un milliard deux cent millions de piastres, et que le passif de l'année courante est d'à peu près 600 millions de dollars.

" L'armée, dit-il, ne peut être ni payée, ni habillée, ni nourrie ; les armes et les munitions de guerre vont manquer, faute de pouvoir les

remplacer ; les employés du gouvernement sont sans ressources, et le pays doit succomber."

En résumé, de quelque côté qu'on envisage les résultats que nous venons de mentionner, il est impossible de ne pas trouver qu'ils ne valent point la centième partie des hommes et de l'argent sacrifiés pour les obtenir.

V.

ANGLETERRE.

A peine la Grèce, révoltée contre son roi, Othon 1er, venait-elle de le chasser ignominieusement du trône, que, par un vote presque unanime, elle choisissait pour souverain le jeune prince Alfred d'Angleterre. Mais les Hellènes ont eu la douleur de voir que la reine Victoria, ou le gouvernement anglais, n'était point disposée à céder à leur facile enthousiasme. Forcée leur a donc été d'aller s'adresser ailleurs.

Ils ont alors demandé qui ce prince, qui cet autre, qui encore cet autre, qui enfin tant d'autres, qu'un temps a été où le plus obscur mortel pouvait presque aspirer à l'honneur de présider aux destinées de l'antique patrie d'Homère, de Démosthènes et de Périclès.

Une bonne nature, un homme charitable a enfin consenti à accepter une couronne que tant de princes imberbes s'étaient plu à refuser.

George 1er est maintenant roi de Grèce et, qui plus est, des îles Ioniennes : îles que, dans des vues encore peu comprises, l'Angleterre lui a cédées.

Heureux soit George !

Le mariage du Prince de Galles avec la Princesse Alexandrine de Danemark a donné lieu à de grandes réjouissances publiques. Bals, théâtres, illuminations, tout a été mis à contribution pour célébrer cet événement, non-seulement en Angleterre, mais encore en Canada, dans l'Inde, partout enfin où les Anglais ont une colonie quelconque. Six vieilles bonnes femmes ont payé de leur vie l'extrême plaisir de voir de près la grande illumination de Londres ; elles ont été écrasées dans la foule.

Qui pourrait dire ce qu'a coûté d'argent le mariage du Prince de Galles ? Personne, peut-être. Mais ce qu'il est facile de présumer, c'est qu'avec le dixième de cette somme on aurait certainement pu empêcher de mourir de faim bien des pauvres du Lancashire et de l'Irlande.

Pauvre Irlande ! Veut-on savoir ce que disait de ce malheureux pays, au mois de novembre, un des plus illustres membres des Communes d'Angleterre, M. Bright ? Lisez ceci :

" Après tant de discussions depuis quelques années, au sujet de l'Irlande, nous voyons la population de ce malheureux pays accomplir rapidement son exode vers les Etats-Unis, et si les Américains pouvaient envoyer des navires de transports sur les côtes d'Irlande, en offrant à

tous les hommes, femmes et enfants un passage gratuit avec des terres dans les plaines de l'Ouest, je ne suis pas certain qu'il resterait à la fin de l'année, assez de bras en Irlande pour cultiver la moitié du sol."

Au Japon, à la Nouvelle Zélande, les Anglais se sont si mal comportés, qu'ils ont mérité d'un des leurs, M. Cobden, la flétrissure suivante :

"N'est-il pas déplorable, dit-il, que nous autres Anglais, dès que nous avons laissé derrière nous le Cap de Bonne-Espérance, nous perdons tout sentiment d'honneur, de morale, de religion? Nous avons recours à toute la bassesse, à toute la cupidité, à toutes les ruses dont nous accusons ces peuples d'user envers nous....."

Croyez-vous qu'il n'existe pas une justice qui rend à chacun selon ses œuvres, et qui tirera vengeance du peuple anglais, si nous persévérons dans ces œuvres d'iniquité sans nous amender, sans nous repentir?"

M. Cobden ajoute : "Je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans l'histoire, depuis l'empire romain jusqu'à l'empire français, d'une nation qui ait foulé aux pieds les droits des autres peuples, sans finir par être déçue des siens."

Dans l'Inde, où, suivant M. Cobden, "le climat, la débauche et l'ennui coûtent chaque année autant d'hommes à l'Angleterre, que deux batailles comme Waterloo," on craindrait, paraît-il, une seconde édition de la révolte des Cipayes.

Il faut avouer qu'il n'y aurait rien de surprenant si le drame lugubre de 1857 commençait à dérouler de nouveau ses scènes ensanglantées. Sur quelle base est assise, en effet, la domination de l'Angleterre dans l'Inde? Est-ce sur des intérêts religieux, moraux, intellectuels?

Eh! mon Dieu! qui ne se rappelle la fameuse proclamation adressée, en 1858, "aux princes, chefs et peuples de l'Inde," par S. M. Victoria, *défenseur de la foi*? Il y était dit, entre autres choses :

"Nous ordonnons *strictement* à tous ceux qui exercent l'autorité dans l'Inde, de ne pas se mêler de la *foi religieuse* ou du culte de nos sujets, sous peine de notre *haut déplaisir*."

Aussi, évangéliser les tribus idolâtres de ce vaste pays a-t-il été la moindre occupation des Anglais. Leurs ministres-marchands ont bien, il est vrai, distribué quelques bibles aux ignorantes populations de ce vaste empire, mais quel en peut être le résultat? Est-ce que nos missionnaires catholiques auraient pu faire chrétiens deux Iroquois, huit Chinois, si, aux effets puissants de la prédication, ils n'eussent joint l'exemple, plus puissant encore, de la mortification, de la prière, de la pauvreté, de la chasteté, de toutes les vertus catholiques enfin?

Les Anglais ne sont donc point dans l'Inde pour de hauts, pour de nobles intérêts : ils y font négoce, ils y tiennent boutique. Voilà pourquoi ils doivent tout appréhender pour l'avenir.

N'oublions pas d'ailleurs ce qu'a dit un des plus savants polémistes des temps modernes : "Entre la main de S. M. la reine d'Angleterre et le cœur de ses sujets, il y a bien du sang."

Tôt ou tard la justice a son cours ; et, comme l'a écrit un de nos meilleurs poètes canadiens, M. Chauveau :

... "Dieu laisse toujours l'espoir d'un lendemain, Aux pauvres nations qu'on maltraitait la veille."

(A continuer.)

MISSION DE L'INSTITUTEUR.

Tous les hommes qui composent la société ont une mission à remplir sur la terre ; et cette mission, quelle qu'elle soit, doit être remplie avec travail, avec énergie, avec conscience. Le puissant dont tous les efforts doivent continuellement tendre à l'accroissement du bien-être social des populations qu'il guide, comme le simple particulier qui, dans une sphère restreinte mais utile encore, travaille, suivant son pouvoir, à l'avantage de ses concitoyens ; le prêtre qui, dans l'accomplissement de son apostolat divin, sème l'éducation religieuse, enseigne aux hommes la marche qu'ils doivent suivre pour parvenir au but de leur création, comme l'humble instituteur qui voue sa vie à jeter dans les esprits les inappréciables rayons du brillant flambeau qui doit éclairer l'intelligence et la faire resp. endir, plus tard, d'un éclat éblouissant sur le monde, tous doivent consacrer leur vie, leurs forces, leurs facultés, à une cause quelconque, pourvu que cette cause soit bonne, pourvu qu'elle soit utile et avantageuse à l'humanité.

Sans doute, toutes les classes n'ont pas la même responsabilité, toutes ne remplissent pas un but aussi élevé, aussi grand, aussi indispensable. L'homme presque inutile, par exemple, qui jette au milieu de la foule les amusements journaliers, y sème les plaisirs légitimes, n'a certainement pas le même mérite, n'a pas le même titre à notre admiration, à notre gratitude, que le génie vaste et profond qui, dans ses œuvres pratiques, dans ses découvertes glorieuses et d'un intérêt universel, répand partout le bien-être autour de lui. Néanmoins, tout en reconnaissant l'immense intervalle qui sépare ces deux hommes, chacun sent qu'ils tiennent tous deux une place nécessaire dans le bon fonctionnement de la machine sociale.

Il y a donc parmi les différentes classes qui composent une population une position plus ou

moins élevée assignée à chacune d'elles, suivant l'importance des fonctions qu'elle remplit et la fertilité des résultats qu'elle doit atteindre ; et la hiérarchie, formée par ces divers degrés, constitue la société.

Abstraction faite de l'homme qui consacre sa vie à enseigner les choses de Dieu, et qui, dans tout pays, doit, en première ligne, commander le respect des populations, si l'on cherche le mérite des différentes classes de la société, à l'estime universel, on doit certainement, dans cet examen, reconnaître que la classe enseignante a droit à une large part de l'affection publique pour ses efforts véritablement utiles à un pays, véritablement indispensables à ses intérêts les plus chers et les plus sacrés. Quel est l'homme, en effet, qui oserait nier le mérite de l'instituteur, de cet homme qui voue généreusement sa vie à l'humble mais utile mission d'éclairer le peuple, de jeter dans les intelligences un peu de ce savoir, un peu de ces connaissances si utiles, si douces au malheureux, et qui ont sur l'âme de tout individu, sur l'avenir de toute nation, une si sensible et si puissante influence ?

Je réserverai à un prochain article l'histoire de cet homme de sacrifices, le tableau de la vie intérieure, des luttes, des souffrances de cet apôtre qui rencontre trop rarement, dans sa pénible carrière, des êtres dont l'âme est assez élevée, le cœur assez droit, l'intelligence assez forte pour sympathiser avec lui, adoucir ses travaux, diminuer ses fatigues, alléger le fardeau sous lequel il écrase quelquefois ; je ne veux, pour le moment, que jeter un coup-d'œil sur la grandeur de sa mission, la beauté et la noblesse des fonctions qu'il doit remplir.

Infiltrer dans les âmes toutes les vertus morales et religieuses qui font le bonheur des populations, y graver l'empreinte de ces qualités divines dont le Christ a doté l'univers en mourant sur une croix—qualités et vertus qui ont régénéré les peuples et changé la face de la terre,—inculquer dans les jeunes cœurs confiés à leurs soins, à leur sollicitude paternelle, des principes d'amour pour leur Créateur, de charité pour leurs frères et d'espoir en la divinité ; tel est un des premiers, un des plus nécessaires et des plus importants devoirs de celui qui est appelé, par son état, à former les jeunes générations qui, plus tard, gouverneront le monde, et seront d'autant meilleures qu'elles auront été bien formées, d'autant plus fécondes pour le bien qu'elles auront été profondément imbues de ces principes de charité, de justice et de foi.

En effet, que l'on donne à la jeunesse un enseignement sage et religieux, et la génération qui le recevra, sera noble et grande, ses tendances constamment dirigées vers le juste et le vrai, feront progresser le monde ; mais, au contraire, que l'éducation soit par trop libre, par trop négligée, que la jeunesse se conduise

par elle-même, sans frein et sans règle, et plus tard, les passions mauvaises avec leur hideux cortège de misères et de honnes gouverneront le monde, et laisseront dans l'histoire la tache ineffaçable et sanglante de leur funeste passage. Car, en général, l'homme est ce qu'il a été enfant, et il a été, enfant, ce que l'instituteur l'a fait.

Le principal but de la mission de l'instituteur est donc de faire aimer la vertu à l'enfant jeune et facile à persuader, de lui inspirer une vive et profonde horreur pour le vice, en lui montrant les terribles conséquences qu'il engendre, de faire de son âme, enfin, le siège du bien, la forteresse inexpugnable du beau.

(A continuer.)

BIOGRAPHIE DE MGR. HUGHES.

Un des plus illustres Evêques de la Catholicité, Mgr. Hughes, vient de mourir, à New-York, le 2 de ce mois. Nous extrayons du *Dictionnaire des Contemporains* la biographie de ce savant prélat :

Hughes (John), archevêque de New-York, né dans le nord de l'Irlande en 1793, vint en Amérique à dix-huit ans, et étudia la théologie au collège du Mont-Sainte-Marie, à Emmetsburg (Maryland). A peine ordonné prêtre, en 1825, il fut mis à la tête d'une église catholique de Philadelphie, et, en 1838, nommé évêque administrateur du diocèse de New-York, qui fut élevé par le pape, en 1850, au rang archiepiscopal. Mgr. Hughes a pris part à toutes les discussions qui pouvaient intéresser le catholicisme. Il eut, en 1834, une vive polémique avec un célèbre ministre de l'église presbytérienne, le docteur John Breckenridge. En 1840, il prit une attitude militante dans la question de l'enseignement public. Il demandait que les écoles publiques ne fussent pas entretenues au moyen des taxes levées à cet effet dans les communes, ou que le montant de ces taxes fût distribué proportionnellement entre les différentes communions. Il s'opposait surtout à la lecture de la version protestante de la Bible, généralement usitée aux Etats-Unis. Il eut assez de talent pour vaincre une opposition haineuse et obtenir d'importantes modifications. Dans ces derniers temps (1855), il a été du petit nombre des prélats américains convoqués à Rome, à propos de la discussion du dogme de l'Immaculée Conception.

Mgr. J. Hughes s'est fait connaître, comme écrivain, par un assez grand nombre de discours, d'adresses et de conférences sur différents sujets de polémique religieuse. On cite surtout : *Two Lectures on the moral causes that have produced the Evil spirit of the Times*, et *Debate*

before the Common Council of New-York, on the Catholic petition respecting the Common School Fund.

Statistiques de la population de St. Roch.

On trouvera peut-être intéressantes les Statistiques suivantes, extraites des Registres de St. Roch de Québec, depuis l'érection de ce faubourg en paroisse (le 1er Octobre 1829) jusqu'à ce jour:

Années.	Mariages.	Naissances.	Décès.
1828	7	101	134
1830	52	385	304
1831	63	413	319
1832	83	464	631†
1833	112	462	326
1834	67	470	604†
1835	90	492	239
1836	84	505	551
1837	77	506	531
1838	77	489	391
1839	103	557	381
1840	143	596	548
1841	151	672	449
1842	108	685	496
1843	95	721	469
1844	159	735	375
1845	123	972	438
1846	183	768	673
1847	170	959	587
1848	126	910	535
1849	124	919	637†
1850	161	949	703
1851	150	957	704
1852	175	992	599
1853	227	1055	300
1854	237	2131	714†
1855	188	1261	654
1856	158	1185	688
1857	161	1145	676
1858	119	1135	746
1859	122	1050	600
1860	155	1072	638
1861	173	1140	700
1862	189	1171	657
1863	264	1235	930
Total.....	4656	28236	19277

† Pendant les années 1832 et 1834, le choléra sévit cruellement dans la ville de Québec.

OBITUAIRE.

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort de Mademoiselle Dulice Pérusse. Elle était née à Lotbinière, en 1841.

Après avoir enseigné un an dans sa paroisse natale, Melle. Pérusse vint, en 1858, étudier à l'École Normale Laval, où elle obtint, après deux années d'étude, un diplôme d'école-modèle, avec distinction, selon la remarque même de l'hon. P. J. O. Chauveau, surintendant de l'instruction publique.

Dans l'été de 1860, elle prit la direction de l'école-modèle de Lotbinière, où elle fut remplacée, l'automne dernier, par les Sœurs du Bon Pasteur.

C'est alors qu'elle put suivre l'attrait qu'elle ressentait depuis longtemps pour la vie religieuse. Elle entra au noviciat des Sœurs de Jésus et Marie, à St. Joseph de Lévis, où elle se fit remarquer, comme partout, par les excellentes qualités de son cœur et la distinction de son esprit. Elle y est décédée, le 10 décembre dernier.

Melle. Pérusse appartenait à la société Sainte-Marie, fondée, en 1861, parmi les institutrices.

PRIEZ POUR ELLE.

Nous avons reçu de M. J. B. Cloutier la circulaire suivante, que, dans l'intérêt des Instituteurs, nous nous empressons de publier :

ASSOCIATION DES INSTITUTEURS DE LA CIRCONSCRIPTION DE L'ÉCOLE NORMALE LAVAL.

La vingt-unième conférence de cette association aura lieu à l'École Normale Laval, le 30 de janvier prochain, à 8 heures précises du matin.

A cette séance le trésorier de l'année dernière rendra ses comptes.

M. Andrew Doyle donnera une lecture sur la grammaire anglaise, et M. Thibault doit aussi donner un essai.

Les questions suivantes seront discutées, et tous les membres sont priés de se préparer à prendre part à la discussion :

10°. Que doit faire l'Instituteur pendant le temps consacré à l'écriture ?

11°. Est-il à propos de faire écrire les élèves souvent et longtemps à la fois ?

12°. Comment le maître accoutumera-t-il les enfants à incliner convenablement leur écriture ?

13°. Comment un maître habituera-t-il les enfants à espacer convenablement leurs lettres et leurs mots ?

14°. Que doit faire un maître des vieux cahiers d'écriture ?

15°. Comment accoutumer les enfants à conserver leurs cahiers propres ?

16°. Qu'est-ce qu'on entend par écriture posée et par écriture expéditive ?

17°. Quand et comment doit-on pratiquer chacune de ces écritures ?

18°. Quels sont les défauts à éviter dans ces écritures, et comment faut-il les corriger ?

M. le Principal invite tous les membres de cette Association à se rendre, le jour de chaque conférence, à la messe qui se dira dans la Chapelle des Congréganistes, voisine de l'École Normale, à 8 heures précises du matin.

Le Conseil s'assemblera à 8 $\frac{1}{2}$ heures.

Par ordre,

J. B. CLOUTIER,

Secrétaire.

N. B.—Les Instituteurs ne doivent pas oublier qu'à la dernière assemblée il a été résolu que trois prix seront offerts, à la conférence du mois de janvier de cette année, pour les meilleurs échantillons d'écriture courante qui seront jugés satisfaisants.

PROBLÈME.

En combien de temps un capital de £1 2 6, prêté à 5 par cent, intérêt simple, produira-t-il le même montant que s'il était prêté à 3 par cent, intérêt composé. A résoudre par l'arithmétique.

INFLUENCE DES FORÊTS.

Une des feuilles populaires de l'Angleterre, le *Chamber's Journal*, analysant le rapport d'une commission forestière, cite de curieux exemples de l'influence des forêts. Nous lui empruntons les passages suivants :

« Grâce à l'évaporation des feuilles des arbres, il se répand, dans l'atmosphère, une humidité qui, poussée par le vent, arrose de vastes territoires. Les forêts ont encore la propriété de retarder l'évaporation de l'eau de pluie, en sorte que les sources sont toujours dans un état d'écoulement salutaire, et les fleuves ne tarissent pas.

Le savant M. de Humboldt a très-bien démontré cette loi, dont la vallée d'Aragua, dans l'Amérique du Sud, est une preuve frappante. De 1555 à 1800, c'est-à-dire depuis le voyage d'Oviédo jusqu'à celui de M. de Humboldt, il s'est produit, dans les eaux du lac que renferme cette vallée, une baisse de deux mètres.

Le célèbre voyageur attribue ce fait au déboisement. Mais, lors de la guerre de l'indépendance, l'agriculture ayant été négligée, les arbres recommencèrent à pousser sur le sommet et les pentes des montagnes ; alors l'eau non-seulement reprit son niveau primitif, mais encore s'éleva tellement, que l'on craignait, pour le pays, une inondation générale.

Des phénomènes analogues se sont produits à Marmato, dans la province de Papayam, où se trouvent de nombreux moulins à piler. Malgré la fréquence des pluies, l'eau baissait toujours, et les moulins s'en ressentaient pour leur industrie. On mit alors des entraves au déboisement, et les eaux coulèrent en abondance.

Les affreuses sécheresses qui désolent les îles du Cap Vert doivent être attribuées aux mêmes causes : à Madère même, on a observé une altération dans le climat depuis la découverte de l'île, par les Européens. La rivière de Soccoridos, qui pouvait autrefois porter des trains de flottaison, est aujourd'hui presque à sec. Le sol de Madère étant poreux, le manque d'eau s'y fait sentir d'une façon beaucoup plus considérable ; mais on remarqua de bonne heure cet inconvénient, et l'on défendit, sous les peines les plus sévères, d'abattre les arbres dans le voisinage des sources et des fontaines. Malheureusement, ces défenses ne furent pas observées.

Les feuilles des arbres jouissent de la propriété de favoriser le dépôt de la rosée, qui entretient le sol dans une constante humidité. De cette façon, les arbres deviennent des condensateurs entre l'air et la terre.

L'île de fer, une des Canaries, en fournit une preuve évidente. Certains arbres de cette île sont toujours enveloppés d'un nuage dont les feuilles pompent l'humidité, en sorte qu'il s'établit un courant d'eau continu, que les indigènes recueillent dans des vases placés auprès du tronc. Ce sont, pour les naturels, des sources intarissables fort estimées.

Enfin, nous citerons un dernier exemple. A Sainte-Hélène, la quantité du bois a considérablement augmenté, grâce à des plantations faites dans les dernières années ; et on a remarqué que depuis ce moment la quantité de pluie a augmenté dans la même proportion ; elle est le double de ce qu'elle était pendant le séjour de l'empereur Napoléon."

UNE FOLIE CORRIGÉE.

Elvia, jeune, légère, innocente encore, entendait louer sa beauté, et les plaisirs s'offraient en foule au-devant de ses pas ; la danse surtout avait pour elle un attrait singulier. Invitée à tous les bals, elle en faisait l'ornement et passait pour la plus infatigable danseuse du pays. En vain sa mère lui donnait les plus sages avis et gémissait sur sa dissipation. Elvia, enivrée des succès qu'elle obtenait, adulée par une tante, jeune encore et livrée tout entière au monde et à ses joies, dédaignait les conseils de sa mère et suivait sa folle parente dans les cercles brillants de la capitale.

Une fête somptueuse se préparait : Elvia, depuis un mois, ne songeait qu'à sa parure ; chaque jour une foule de marchands venaient étaler à ses yeux leurs pompeuses bagatelles, et la jeune fille ne rêvait que fleurs, bijoux et ajustements. Le jour du bal arriva enfin : Elvia, parée des plus brillants atours, attendait sa tante avec impatience ; il était déjà neuf heures

du soir, Elvia allait sans cesse de la porte à son miroir ; le moindre bruit la faisait tressaillir, et sa tante n'arrivait pas. Deux heures s'écoulèrent encore ; enfin, fatiguée d'attendre, elle se retira triste et rêveuse dans sa chambre. Onze heures sonnèrent, le flambeau qui l'éclairait ne jetait qu'une lueur pâle et vacillante : le plus profond silence régnait dans l'hôtel ; car tout le monde y goûtait les douceurs du sommeil. Elvia entend frapper légèrement à sa porte, qui s'ouvre ; tout à coup une dame richement vêtue s'avance vers elle : "Venez, mon enfant, lui dit-elle, votre tante m'envoie vous chercher ; venez, on vous attend." Le premier sentiment d'Elvia fut de plaisir : elle allait danser !...

"Je vous suis, dit-elle à l'inconnue ; mais il faut que je voie ma mère qui repose près d'ici. — C'est inutile, dit la dame ; venez, il est tard, votre tante vous désire, venez, on vous attend." Elvia la suivit, elles traversèrent les spacieux corridors de l'hôtel et descendirent en silence les escaliers ; une voiture était à la porte, elles y montèrent, et les chevaux s'élançèrent avec une inconcevable rapidité. L'inconnue ne parlait point, ses yeux étaient animés d'un feu sombre, toute sa figure avait une expression indicible. La maison de la tante d'Elvia était très-rapprochée de l'hôtel, et le trajet parut trop long à notre jeune imprudente. Depuis qu'elle était montée en voiture et qu'elle avait pu, à la faveur d'un beau clair de lune, voir la figure de sa conductrice, elle s'était repentie de s'être exposée si légèrement ; enfin, faisant un effort, elle s'écria : "Où me conduisez-vous ? Nous devrions être chez ma tante depuis longtemps. — Prenez patience, dit l'inconnue, nous allons arriver, et vous danserez bientôt." Et sa physionomie prit une expression railleuse qui glaça la pauvre Elvia.

"Je veux retourner chez moi, dit la jeune imprudente ; oh ! je vous en prie, je veux retourner chez ma mère ! Enfant, prenez patience, répéta la dame, vous danserez bientôt. — Elvia, consternée, n'osa plus articuler un seul mot ; son cœur battait avec force, sa tête s'exaltait ; elle était décidée à saisir le premier instant favorable pour ouvrir la portière et s'élançer hors de la voiture ; mais, comme si son dessein eût été deviné, la dame la regarda fixement, et ses yeux ne quittèrent plus la malheureuse jeune fille.

Minuit sonna ; la voiture s'arrêta ; l'inconnue prit Elvia par la main et entra avec elle dans la maison ouverte pour les recevoir, en murmurant : "Vous danserez bientôt."

Oh ! combien le cœur d'Elvia était oppressé, combien elle détestait la danse en cet instant !... Son guide, la tenant toujours par la main, lui fit traverser un vaste corridor éclairé par une torche ; de tous côtés étaient suspendus des vêtements de bal déchirés et en lambeaux, des fleurs fanées, des couronnes flétries et brisées. Ah !

pensa Elvia, voilà sans doute les dépouilles des malheureuses qui, comme moi, entrent dans ce séjour ; car, elle n'en doutait plus, elle était victime de quelque complot infernal.

Enfin, une porte se découvre au bout du corridor, elle donnait entrée dans une salle immense. Une brillante assemblée paraît aux regards de la jeune personne : des hommes, des femmes, en costume de bal, terminaient un repas splendide. Elvia regarde, elle ne connaît personne ; les figures qu'elle aperçoit la glaçant de terreur. Les yeux des convives étaient brillants comme des étoiles, une pâleur livide était répandue sur tous leurs traits : ils riaient, mais d'un rire affreux, et malgré les brillants atours dont ils étaient surchargés, Elvia crut voir une foule de spectres sortis des entrailles de la terre. Décrire sa terreur, son agonie, est une chose impossible : elle n'en doute plus, le ciel la punit ; elle se résigne à tout en recommandant son âme à Dieu.

On lui présente un siège, elle l'accepte en frémissant, et la dame, sa conductrice, se place vis-à-vis d'elle ; ses regards scrutateurs et mulins ne quittent plus la malheureuse Elvia. "Voilà une danseuse, dit sa conductrice, une infatigable danseuse ; elle dansera bientôt !" Ces paroles tombaient comme un poids sur le cœur de la jeune imprudente. "Elle dansera bientôt, reprendront les convives." Une force surnaturelle la soutenait au milieu de ses tourments ; elle était étonnée de résister à l'affreux spectacle qu'elle avait devant les yeux. Bientôt on l'entraîne dans une salle voisine : toute l'assemblée s'y réunit et la danse commence. "Dansons, dansons, s'écrie-t-on ; dansons, car le jour approche, et nous ne dansons que la nuit."

Un cavalier d'une stature colossale présente sa main livide et décharnée à Elvia ; elle veut refuser, mais un coup d'œil qu'elle jette à la dérobée sur son partenaire, l'épouvante et lui ferme la bouche ; il commence une danse si précipitée, si fatigante, que les genoux d'Elvia fléchissaient sous elle. Son cavalier ne se fatiguait pas : toujours même précipitation, même légèreté ; cette cruelle contredanse dura une heure. Elvia soupirait après l'instant où il lui serait permis de prendre un peu de repos, et lorsqu'elle croyait abandonner son infatigable cavalier : "Dansons s'écria-t-il, dansons tant que la nuit durera ; je sais que vous aimez la danse." Elle allait hasarder quelques représentations, mais sa voix fut étouffée par la musique qui, changeant de ton, devint lugubre et éclatante. Elle recommença donc à danser. Deux heures s'écoulèrent dans cet exercice si aimé autrefois d'Elvia, si affreux aujourd'hui pour elle. Ses forces diminuaient sensiblement, les bougies ne jetaient plus que des lueurs vacillantes et sombres, la musique seule se faisait entendre et l'on dansait toujours. "Je n'en puis plus, dit-elle enfin, reposons-nous

un instant. — Dansons, dansons, s'écrie son partenaire, dansons tant que la nuit durera, nous nous reposerons au jour."

Elvia, toute en nage, suffoquée d'indignation, cherchait une issue pour s'échapper de ce lieu infernal, lorsqu'elle aperçut une petite porte entr'ouverte; son désespoir ranime ses forces, elle s'élançe et gagne une petite chambre qu'elle veut fermer sur elle. Vains efforts, son partenaire, d'une main de fer, retient la porte et entre dans la chambre. "Bien! dit-il, bien! nous danserons ici plus à notre aise;" et ses yeux flamboyants éclairèrent ce lieu.

Eperdue, Elvia fuit encore, et retourne dans la salle qu'elle vient de quitter: elle préférerait l'affreuse réunion qu'elle y avait laissée, au tête-à-tête qui se préparait pour elle. Mais quelle fut son agonie! la salle était déserte, toutes les bougies étaient éteintes, et elle ne voyait qu'à la lueur des yeux de son horrible cavalier. Une porte se présente à ses regards, elle fuit encore; bientôt elle se trouve en face d'un escalier étroit et obscur; elle monte rapidement et haut, haletante, épuisée, elle est obligée de ralentir sa marche; elle entend les pas légers de son cruel partenaire, elle fuit de nouveau, et après avoir monté plus de cent marches, elle aperçoit une terrasse et se croit sauvée; elle se retourne; derrière elle est le terrible inconnu..... "Dansons, s'écria-t-il, dansons!" Sa figure est plus effroyable que jamais; il saisit Elvia, la traîne sur les bords de la terrasse. O terreur! un épouvantable abîme est au bas; au milieu d'une fournaise de feu et de flamme, une multitude d'êtres dansent en poussant des gémissements plaintifs; leurs figures expriment le désespoir, l'horreur, et ils semblent se mouvoir ainsi par une force surnaturelle, et expier leurs plaisirs passés par les mêmes plaisirs. "Allons, s'écrie le spectre, allons danser là-bas, on nous attend." Il se penche vers l'abîme et s'y précipite avec l'agonisante Elvia... "Ma mère! ma mère!" sont les seuls mots qu'elle put articuler. "Qu'as-tu, ma fille? répond une voix douce et amie qui pénètre jusqu'au fond de son âme, pourquoi ton sommeil est-il si agité, si pénible? tes gémissements m'ont arrachée au repos." Elvia regarde autour d'elle; elle est dans son lit, dans sa chambre, sa mère la serre dans ses bras caressants. "Oh! c'est un rêve, s'écrie-t-elle en joignant les mains; bonté divine, ce n'est qu'un rêve!..."

En effet, Elvia, occupée depuis quelque jours des apprêts d'un bal auquel sa tante voulait la conduire, ébranlée par les sages avis de sa vertueuse mère qui la voyait avec la plus vive douleur exposer son innocence dans ces réunions toujours pernicieuses et corruptrices, Elvia, dis-je, av. évé cet épouvantable bal.

"O ma mère! dit-elle, lorsqu'elle fut un peu calmée, je n'irai plus au bal! j'entrevois un avis des cieus dans ce songe terrible; vous ne gemirez

plus sur votre Elvia." Sa solution fut sincère et constante; son exemple influa sur l'esprit de sa tante, qui abandonna aussi, quoique un peu tard, ces puérils et condamnables plaisirs.

(Abeille française.)

R. R...

Nous adressons notre journal à toutes les personnes qui, par leur position, sont particulièrement intéressées à la cause de l'éducation. Celles qui, pour une raison ou pour une autre, ne pourraient s'y abonner, voudront bien nous renvoyer immédiatement le présent numéro, en ayant le soin de mettre, à la suite de leur nom, le mot REFUSÉ.

Les annonces que MM. les marchands, libraires ou autres, nous enverront, seront publiées dans un supplément, à des conditions très-libérales.

—La vérification des pouvoirs, dans le corps législatif de France, si elle ne donne pas lieu à de bien fougueux mouvements d'éloquence, engendre au moins des mots. En voici un que nous trouvons dans le *Phare de la Loire*:

"Un député de la majorité était souffrant.—Vous devriez garder la chambre, lui dit amicalement un collègue.—Ah! que la chambre me garde, je n'en demande pas davantage, répondit le législateur dont les pouvoirs ne sont pas encore à l'abri de toute contestation.

—On avait eu jusqu'à présent des consultations de médecins, aurait dit M. Thiers, mais si le congrès a lieu, on verra une consultation de malades.

DÉCÈS.

A la Malbaie, le 26 du mois dernier, après une courte mais douloureuse maladie, Dame Adèle Bergeron, épouse de M. Frs. Maltais. Elle laisse dans le deuil, un époux, trois enfants en bas âge, et un grand nombre de parents et d'amis qui regretteront longtemps sa perte.

CONDITIONS:

LA SEMAINE paraît régulièrement le dernier jour de chaque semaine.

L'abonnement est d'UNE PIASTRE par année, invariablement payable d'avance.

On s'abonne à Québec, chez M. C. Darveau, imprimeur, Propriétaire-Gérant, côte Lamontagne, No. 8.

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé franco au Propriétaire-Gérant.

Tout ce qui a rapport à la rédaction, comme lettres, correspondances, etc., doit être envoyé franc de port, avec cette suscription: "A la Rédaction de *La Semaine*, Québec."